

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.


- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
											✓	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 20 NOVEMBRE, 1879.

No. 10.

L'HONNÊTE HOMME.

Site.

En effet, le lendemain au point du jour, Thérèse, aidée de la vieille Barbe, disposait tout dans le logis pour la réception des hôtes bien-aimés qu'elle attendait, et rassemblait dans la plus belle chambre de la maison toutes les recherches qu'elle put imaginer devoir être agréables à Georges et à sa femme.

Elle ne mit pas moins d'importance aux apprêts du déjeuner surveillé par sa belle-mère, accourue de grand matin, et tout se trouvait prêt au moment où Emile se préparait avec le docteur Delloye à se diriger vers la diligence. Mais une voiture de poste qui s'arrêta devant la maison lui évita cette démarche; car Georges et Blanche s'en élançèrent et vinrent se jeter dans ses bras, au milieu des cris de bonheur de Thérèse, de madame Dorvilliers et des enfants.

Les premiers moments furent donnés sans restrictions au bonheur de se revoir et de se livrer à des témoignages de tendresse mutuelle. Puis, ensuite, les amis portèrent leurs regards l'un sur l'autre, et tous les deux se trouverent bien changés.

Depuis leur séparation, Emile avait pris un peu d'embonpoint, et les grâces sveltes de sa jeunesse avaient fait place, chez lui, à des formes plus arrêtées et plus dignes. Mais son regard n'avait rien perdu de sa douce sérénité, et son visage gardait l'expression de bienveillance qui lui était propre. Chez Georges, au contraire, la main du temps avait imprimé un changement plus absolu; il ne restait point de jeunesse sur son front chauve, et ses traits amaigris et fortement dessinés prenaient encore une expression plus sévère et plus passionnée de la teinte sombre qu'ils devaient à un long séjour dans les pays chauds.

Tandis que les jeunes femmes s'entretenaient de leurs enfants, et que ceux-ci se réjouissaient des magnifiques cadeaux qu'ils avaient reçus de leur tante et de leur cousine, charmante petite fille de cinq ans et demi, Emile et Georges se prirent par le bras et allèrent se promener dans le jardin.

Emile, dit Georges, tu as été malheureux, tu as éprouvé des embarras d'affaires, et tu n'as point eu recours à moi! Je n'ai appris de toi ces funestes détails qu'au moment où tu n'avais plus besoin de mon aide. Cela est mal, je t'en veux; tu n'as point agi en bon frère.

—Songe à la distance qui nous sépare, au temps qu'il fallait pour que mes lettres te parvinssent et que j'en reçusse les réponses.

—Il fallait disposer de moi sans me consulter; il fallait former des traites sur ma maison de commerce de Duakerque; tu savais bien que mon associé les aurait payées sans hésiter. Je lui avais donné l'ordre, en partant, de prévenir tous tes désirs, d'aller au-devant de toutes tes demandes!... Mais non! tu n'as point pensé à ton frère, et pour une occasion qui se présentait de me rendre agréable ma grande fortune tu me l'as refusée... Je ne jouis pourtant pas de tant de bonheur!

—Quoi! tu n'es point heureux, Georges? Et quels chagrins peux-tu donc éprouver? Jenne, riche au delà de toutes tes prévisions, ne trouverais-tu donc point dans ton intérieur la félicité que tu voudrais y goûter. Peut-être?...

—Blanche est une créature angélique, et mon intérieur est un paradis, mon cher Emile; mes affaires ont prospéré au-delà de toutes mes espérances... Eh bien! faut-il te l'avouer? J'éprouve malgré cela un vide, un ennui que je ne saurais exprimer: parmi tous les éléments du bonheur, ce bonheur me fuit. Je forme mille désirs capricieux, que le sort réalise comme par enchantement. Ces caprices, une fois accomplis, me fatiguent et me sont à charge! Es-tu plus heureux, toi, Emile?

—Moi, mon ami, je bénis le ciel de la vie douce et heureuse qu'il me donne. Tous mes vœux se bornent à prier Dieu de me la conserver.

—Mais enfin, mon ami, ta fortune est médiocre; ton commerce ne te permet point d'arriver à de brillants résultats...

—Et je suis loin, Georges, d'aspirer à ces brillants résultats que l'on obtient qu'au prix de chances dangereuses, et en compromettant le repos de sa vie entière. Ecoutez-moi, mon

ami; souvent j'ai porté des regards ambitieux hors de l'humble et douce position que la Providence m'a faite; mais bientôt j'ai reconnu la folie de ces rêves, qui, semblables à certaines boissons, excitent la soif au lieu de l'apaiser. Le voyageur qui marche en voulant atteindre l'horizon se fatigue, sans jamais toucher le but où il compte se reposer; le laboureur, qui va et vient dans son champ, se fait un lit de gazon à l'ombre des arbres qu'il a plantés et trouve le repos que l'autre poursuit en vain. Voilà mon histoire, mon ami; j'ai préféré le petit champ dans lequel je me trouvais au brillant palais qui n'existait peut-être que dans un mirage trompeur.

—Mais c'est végéter! que de vivre ainsi.

—Crois-tu, Georges, que le brin d'herbe qui pousse à l'ombre, et à qui Dieu donne une goutte d'eau et un rayon de soleil, doit porter envie au sapin qu'agitent et dessèchent les vents de la montagne?

—Ce que tu dis est sage, mais il faut pour s'y résigner une force qui me manque... Et puis d'ailleurs, ce système, heureux pour toi, l'est-il également pour l'avenir de ta famille? Il conduira tes enfants à cette même vie obscure et laborieuse.

—Et crois-tu, Georges, que je montre si peu de tendresse en leur préparant cette vie obscure et laborieuse que mène leur père? Crois-tu que j'agisse à leur égard sans amour et sans prévoyance, Georges, en leur laissant pour héritage un nom pur, une éducation en rapport avec leur position sociale, et une position sociale également éloignée de l'opulence et de la pauvreté? Tous mes vœux tendent à faire de ma fille une humble bourgeoise comme sa mère; à faire de mon fils un négociant modeste, habitué dès sa naissance au travail, et qui n'use pas, en des chances tentatives, l'énergie et l'intelligence de sa jeunesse.

Georges écoutait silencieusement, sans répondre, et parut quelques temps plongé dans une rêverie profonde. A la fin il dit:

—Peut-être as-tu raison, Emile; mais ce bonheur paisible et doux n'est pas fait pour moi. Si je dois le rencontrer, c'est dans les agitations

de la vie politique et dans l'éclat de la célébrité. Telle est donc la carrière dans laquelle je veux me jeter désormais. Les électeurs de ma ville natale vont bientôt se réunir pour nommer un député; je compte me présenter à leurs suffrages. Si je les obtiens, si j'atteins le but de ma noble ambition, alors je me dévouerai au bien du pays; je combattrai avec ferveur et persévérance les abus, et plus d'une utile réforme donnera, je l'espère, à mon nom une célébrité méritée et des droits à la reconnaissance publique."

Emile soupira.

"Je te sais trop animé de l'amour du pays; je connais trop la force de ton intelligence et la droiture de tes vues pour chercher à te détourner de ces projets, Georges: Mais sache-le bien, en agissant ainsi, c'est de dévouement dont tu fais preuve, et non du bonheur que tu te prépares. Adieux aux repos de ton foyer domestique!...les agitations, les inquiétudes, les colères de la tribune viendront te poursuivre jusque dans les bras de ta femme et donner de l'amertume aux baisers de ton enfant. Puisque tu entends une voix qui te crie: "Sers ton pays;" puisque tu te sens le courage d'obéir à cette voix, fais-le, Georges. Mais plus d'une fois les regards se porteront avec regret vers le passé; plus d'une fois tu lèveras les yeux au ciel avec douleur; car tu ne recevras, pour prix de ton dévouement sans borne, et en échange d'une abnégation complète de toi-même, qu'injustice et que haine. Tes plus nobles intentions seront odieusement interprétées, et l'on travestira de la manière la plus indigne tes projets inspirés par un patriotisme ardent et désintéressé. Il est difficile partout de faire le bien, mon ami; mais dans la carrière où tu veux entrer, cette noble mission rencontrera plus d'obstacles qu'aucune autre. Il faut à chaque instant y heurter des préjugés, froisser des intérêts privés, lutter contre la routine et le mauvais vouloir. Sans cesse des obstacles imprévus surgiront devant toi, et souvent tu briseras en vain contre eux ta patience et ta force, car ils t'opposeront la plus redoutable et la plus invincible des résistances: l'inertie."

Georges reprit:

"Eh quoi! mon ami, c'est par l'exemple des conséquences pénibles qui peuvent en résulter pour moi que tu cherches à me détourner de l'accomplissement d'un devoir! Maintenant qu'il ne me reste plus rien à faire pour ma famille, maintenant que je lui ai conquis par mon travail une fortune brillante et assurée, ne me dois-je point à mon pays? Quand bien même je verrais mes plus nobles intentions mal interprétées, n'est-ce donc rien que de tenter et peut-être

d'accomplir de grandes choses inspirées par l'amour de la patrie? Sans doute l'ambition n'est point étrangère au dessein que je médite; mais, crois-moi, mon cher Emile, cette ambition est digne d'un cœur haut placé. Si je croyais ne pouvoir satisfaire qu'une misérable vanité, sans résultats utiles pour mon pays, je te le jure sur l'honneur! tu me verrais à l'instant renoncer à tout.

—Oui, tu as raison, reprit Emile; et je t'en demande pardon. Ta nature ardente et passionnée t'appelle au milieu des agitations politiques, tandis que ta position indépendante te fait un devoir d'écouter cet appel. C'est un courage dont je ne me sentirais point capable, mais que j'admire; car à peine as-tu conquis le repos et l'indépendance privés que tu renonces au bonheur qu'ils procurent pour te consacrer au service du pays. Suis donc ta pensée, Georges; mets-toi sur les rangs pour la députation; ce n'est plus moi qui chercherai à t'éloigner du poste honorable et périlleux que tu brigues."

Georges, en effet, se mit sur les rangs pour obtenir le titre de député et quitta bientôt son beau-frère pour aller s'occuper sur les lieux de cette affaire si grave pour lui.

XXII.

Georges à Emile.

Dunkerque.

La lutte est commencée, mon ami. Je me suis présenté comme candidat électoral; de nombreux amis s'occupent de ce grand projet. Et cependant, faut-il te l'avouer, Emile, j'ai besoin de courage pour persévérer et pour aller jusqu'au bout. Je ne saurais te dire combien d'animosités et de haines irritantes m'a valu ma candidature. Comme si ma vie publique n'était pas la seule sur laquelle ils eussent des droits, mes adversaires fouillent sans respect dans ma vie privée et la calomnient indignement. Ces mensonges et ces lâchetés excitent ma colère, et mettent au désespoir mon vieux père, qui manque de force pour les supporter. Mais quand bien même je serais assez faible pour songer à reculer devant ces misérables moyens, je ne le pourrais plus sans déshonneur; il me faut aller jusqu'au bout, réussir complètement ou échouer tout-à-fait dans mon entreprise. Adieu.

Georges.

—:o:—

Un commis voyageur se présente à la porte d'un omnibus.

Est-ce que l'arche de Noé est déjà pleine?

Une voix de l'intérieur:

—Non, entrez, il n'y manque plus qu'un dinde.

MERVEILLES DE LA NATURE.

LES FEUX FOLLETS.

—
Suite et Fin.

Jusqu'à présent, nous n'avons fait que rassembler des récits pour et contre, appuyés seulement sur des oui-dire; nous n'avons cité ni les noms des narrateurs, ni les lieux où se passaient ces choses: nous savons trop bien comment de pareils récits croissent et s'embellissent en passant de bouche en bouche et quelle croyance ils méritent. Qui ne connaît la fable du bon Lafontaine, *l'Homme qui accouche d'un œuf*:

Avant la fin de la journée,
Ils se montaient à plus d'un cent

A présent nous allons citer, sur la parole d'un homme digne de foi, un fait qui nous paraît prouver d'une manière satisfaite que les feux follets sont produits par des vapeurs inflammables.

Le major L. Blesson, de Berlin, a fait plusieurs expériences conclusives dans une vallée de la forêt de Gubitz. Cette vallée est creusée profondément dans un terrain de marne compacte, et elle est marécageuse dans le fond. L'eau du marais est ferrugineuse et couverte d'une croûte irisée, autrement dire présentant les couleurs de l'arc-en-ciel. Pendant le jour, il en émane des bulles d'air, et la nuit s'en élève des flammes bleuâtres qui voltigent à la surface. Soupçonnant quelque rapport entre les flammes et les bulles d'air, le major remarqua attentivement les endroits où ces bulles étaient abondantes, et s'y rendit la nuit. Il y aperçut des flammes d'un bleu pourpré; il s'en approcha sans hésiter, et les vit s'éloigner à mesure qu'il avançait.

Il fit de vains efforts pour en venir assez près pour les examiner. Pensant que le mouvement qu'il imprimait à la colonne d'air en avançant, chassait en avant le gaz enflammé, et remarquant que la flamme s'assombrissait à mesure qu'elle s'éloignait de la place d'où elle était partie, il en conclut qu'un courant délié et continu de gaz émanait des bulles; qu'une fois enflammé, il continuait à brûler, mais que la vive clarté du jour empêchait d'en distinguer la lueur pâle.

La curiosité porta le major Blesson à faire une autre visite au marais à la chute du jour. A mesure que le crépuscule s'obscurcissait, les flammes commencèrent à paraître et devinrent graduellement de plus en plus visibles; mais elles étaient plus pâles que la nuit précédente et d'une teinte plus rougeâtre, et elles devenaient plus vives et passait par degrés à la couleur bleuâtre, en proportion de ce que les ténèbres épaississaient. C'était une preuve qu'elles brûlaient pen-

dant le jour, bien qu'elles fussent alors invisibles. Il s'en approcha, elles s'éloignèrent. Il s'arrêta, pensant que les flammes reviendraient à la place d'où elles étaient parties aussitôt que l'agitation de l'air causée par son mouvement aurait cessé; effectivement il les vit revenir graduellement vers lui. Ne pouvant les attendre, il essaya d'y allumer un morceau de papier, mais il les vit fuir encore, chassés sans doute par sa respiration. Il mit alors son mouchoir sur sa bouche, et cette fois réussit mieux: le papier était roussi et couvert d'une humidité visqueuse; il recommença avec un papier plus étroit, et cette fois il parvint à l'allumer. Il avait donc acquis une preuve matérielle et irrécusable que les feux follets ne sont ni des insectes, ni des vapeurs phosphorescentes lumineuses, mais bien une flamme réelle produite par la combustion d'un gaz inflammable.

Il essaya ensuite d'éteindre ces lumières en suivant la flamme à mesure qu'elle fuyait; en effet, il les chassa de cette façon si loin du marais, que le courant de gaz, aminci pour ainsi dire comme un fil, se rompit et la flamme s'éteignit; mais quelques minutes plus tard elle reparut au-dessus des bulles de gaz, sans qu'il semblât qu'elle fût allumée par aucune des autres flammes, dont il y avait abondance dans le vallon. — Il répéta plusieurs fois cette expérience avec le même résultat. Au point du jour, les lumières lui parurent se rapprocher de terre, puis elles pâlièrent par degrés, et enfin s'évanouirent tout-à-fait.

A la tombée de la nuit suivante, le major retourna à son poste; il fit du feu sur le bord du vallon, afin de pouvoir essayer d'enflammer le gaz. A cet effet, il éteignit d'abord la flamme comme il avait fait précédemment, et courut vite à la source des bulles d'air avec une torche qu'il en approcha. Ceci produisit instantanément une espèce d'explosion assez bruyante, sur une surface d'environ trois mètres de diamètre, puis une lumière parut à deux ou trois pieds au-dessus du sol, rouge d'abord et bleuâtre ensuite; elle était agitée de mouvements irréguliers. Il ne restait donc plus de doutes que ces flammes errantes sont produites par les gaz inflammables des marais. Le major Blesson pensa aussi, non sans apparence de raison, que ces météores pourraient bien être la cause des incendies spontanés qui éclatent quelquefois dans les forêts.

—:—

Tenez-vous en infailliblement à la vérité; mais en exprimant la vérité, il faut que ce soit de manière la plus agréable possible. La vérité, c'est la toile; la manière de la dire, c'est le cadre qui l'orne et qui la fait ressortir.

LE CHATEAU DES VIERGES.

I

Un soir de juillet, par le plus magnifique coucher de soleil que l'on ait admiré à la mer, maître Black, capitaine d'armes à bord de la corvette la *Claymore*, était assis sur l'une des caronades de l'avant, racontant ses merveilleuses campagnes de l'Inde devant un groupe de matelots qui s'était formé autour de lui, quand le novice, placé en vigie sur les barres du petit perroquet, cria :

— *Terre ! terre ! Montagnes d'Ecosse !*

Maître Black interrompit son récit, se dressa vivement sur la caronade et, ayant tiré de la poche de sa veste à boutons dorés une petite longue-vue, il la dirigea vers le point indiqué par la vigie.

— Eh bien ! maître, le novice a-t-il dit vrai ? s'écrièrent à la fois les matelots.

— Eh ! eh ! mes enfants ! fit maître Black ; il y a là-bas, sous le vent, comme un nuage noir et il se pourrait...

— *Montagnes d'Ecosse ! montagnes d'Ecosse !* cria de nouveau le novice.

— Oui, ma foi, le gars a de bons yeux, reprit le vieux marin, voilà bien le *Pic des Géants*, comme l'appellent nos montagnards; demain nous serons à Edinbourg. Allons ! enfants, poursuivit-il en sautant sur le pont, un vivat en l'honneur de notre vieille Ecosse.

Mille cris, mille acclamations de joie accueillirent les paroles de maître Black, et l'on vit la corvette dont les voiles, fêcondées par le souffle d'une brise légère, se dessinaient en contours gracieux éclairés par les derniers rayons du jour, relever et abaisser sa jolie pouline, comme si elle eût voulu elle-même saluer la terre de la patrie.

Bientôt la nuit naissante commença à brunir la surface des eaux. Les acclamations cessèrent. L'écho ne redit plus : *Montagnes d'Ecosse !*

Ces montagnes chéries, dont tous les souvenirs venaient de rentrer dans l'âme de ces braves marins, avaient disparu dans l'ombre. Alors seulement, ils sortirent leurs hamacs des bastingages et descendirent à l'entrepont.

II.

A demi couché sur le banc de quart, le jeune Arthur Macdonald, capitaine de la *Claymore*, aspirait avec insouciance la fumée du tabac embaumé de la Havane. Il n'avait pris aucune part à la joie commune. Habitué depuis longtemps à voir dans l'Océan son unique patrie, la terre l'attristait. Ah ! c'est qu'après trois ans d'absence, une sœur, une mère ne l'attendaient pas au rivage, les bras ouverts pour qu'il y puisât la vie. C'est qu'aucun cœur ne devait

s'émouvoir au plaisir de sa présence !... Il était orphelin, seul au monde.

Possesseur d'un grand nom et d'une grande fortune, lord Macdonald aurait pu prétendre, sans doute, à la plus haute position sociale; mais, pendant le peu de temps qu'il avait vécu à la cour, il s'était promptement fatigué de voir sans cesse le vice doré en honneur, le mérite modeste en oubli, l'égoïsme sous le masque de l'amitié, la perfidie sous des semblants d'amour, et il avait lui à son bord, préférant au bruit du monde le vague de cette nature mystérieuse, au milieu des mers, qui élève et agrandit la pensée, soit qu'elle apparaisse dans le murmure de la brise, soit qu'elle se révèle dans les éclats de la tempête.

C'était donc avec chagrin qu'Arthur voyait arriver le terme de son long voyage; aussi n'avait-il pas bougé de son banc de quart. Il contemplait en silence le ciel bleu, parsemé de paillettes d'argent qui, reflétées dans les ondes, roulaient avec la vague transparente; il écoutait avec une sorte d'ivresse le bruissement du sillage de sa jolie *Claymore*, lorsque, vers le milieu de la nuit, surpris de sentir quelques mouvements irréguliers dans sa marche, il tendit la main au vent, réfléchit une minute, tourna la tête et aperçut derrière lui une troupe de nuages sombres et filandreux qui semblait autant de spectres prêts à fondre sur la corvette.

Le capitaine se leva et saisit son porte-voix.

— Tout le monde sur le pont, chacun à son poste et qu'on veille partout, s'écria-t-il; puis, après avoir commandé de mettre le petit hunier aux bas ris, de tout amener, tout serrer de l'arrière, il se porta de sa personne sur l'avant du bâtiment.

Au bout d'un quart d'heure, l'obscurité s'épaissit à tel point que l'habitude seule guide les matelots vers les cordages nécessaires à la manœuvre; la mer mugit, le vent siffle horriblement, les vagues s'amoncellent et se remplacent avec une effrayante rapidité; un bruit sourd, semblable à celui d'une machine qui se détraque, retentit au loin, gronde, approche porté sur des montagnes d'écume et presque au même instant une explosion terrible lui succède. C'est la bourrasque qui tombe à bord, se cramponne au navire, le plonge dans l'abîme pour l'enlever au-dessus de la lame et le replonger encore, le couche sur un côté, le laisse se relever, le ressaisit et le renverse de l'autre, comme un monstre se réjouit de tourmenter sa proie avant de la dévorer.

(A continuer)

—:—

Le comble de la longévité: Mourir à Milan.

MES LUNES.

VELLÉTÉS DE DESPOTISME.

Nous avons tous à certains moments, —plusieurs fois par jour—nos vellétés de despotisme.

Prenez l'homme le plus humain qui soit au monde, prenez par exemple... (Diable : je suis fort embarrassé pour trouver un nom, j'en connais si peu de cet acabit !... mais je vous suppose mieux favorisé que moi, donc prenez cet homme humain que vous êtes censé connaître et que nous baptiserons de l'X algébrique qui représente l'inconnu).

Quand M. X... chemine tranquille et de neuf vêtu sur le trottoir, qu'une voiture vient l'éclabousser des pieds à la tête, certes, M. X... lui-même, si le pouvoir lui en était donné instantanément, anéantirait sans pitié la voiture, le cheval, le cocher et les personnes qui sont dans le véhicule tout innocents que puissent être ces gens et ces objets, de l'accident qui lui est arrivé.

C'est fatal ! Tous nous avons connu ces tempêtes intérieures, qui soulain grondent en nous et, fort heureusement, s'apaisent avec autant de rapidité qu'elles se sont soulevées.

Il me semble que je serais tout bonnement féroce si j'étais despote.

Le tailleur qui doit m'apporter un habit neuf impatientement attendu et qui manquera l'heure, sous prétexte que ses factures ne sont pas toujours régulièrement soldées... fusillé !

Le maçon couvert de plâtre qui dans la rue se frotterait à mon elbow, en y laissant sa blanche empreinte... fusillé !

Le flâneur qui embarrasserait mon chemin lorsque je suis pressé... fusillé !

Le passant pressé qui me bousculerait lorsque je flâne... fusillé !

Le monsieur qui, au théâtre, viendrait s'asseoir, par mégarde, sur mon chapeau posé sur la banquettes comme cela m'est arrivé hier... fusillé !

Mon voisin qui tout le jour, joue la ballade de *Ripetto* sur son affreux clarinette... fusillé !

Ma voisine qui répète depuis sept heures du matin jusqu'à des heures impossibles de la nuit les huit premières mesures de *Il Baccio*, sans aller jamais au delà...

Fusillés ! fusillés sans pitié ! ni remord, et la peine me paraîtrait douce.

Et tous, tant que vous êtes, vous agiriez de même...

Interrogez votre conscience ?... Combien de fois n'avez-vous pas étranglé mentalement l'homme à la grosse caisse avec toute sa batterie de cuisine.

Et vous donc, mes dames, de combien de meurtres intentionnels ne vous êtes-vous pas rendues coupables, sur le mala droit qui marchant sur le bas de robe, en emportant une notable partie au talon de ses bottes ? Et pourtant si la robe avait été moins longue—le malheur ne serait pas arrivé.

Gens de bien méditez ceci : Poulman a poignardé un hôtelier parce que Pomellette que celui-ci lui servait n'était pas réussie—Poulman n'a fait que mettre en pratique une pensée qui traverse votre esprit vingt fois par jour. Il y a là de quoi donner le frisson !

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE.

Un jeune garçon, qui s'adonne à la poésie, me pria de jeter les yeux sur quelques-uns de ses vers, parmi lesquels ce distique me frappa :

" A l'Affamé qui ne peut attendre
Il faut aussitôt du pain tendre "

—Du pain tendre ! fis-je, vous voulez donc étouffier ce malheureux ?

—Du tout, répondit-il, c'est une inversion poétique ; " Il faut aussitôt du pain tendre," signifie " Il faut aussitôt tendre du pain."

Que ne le disiez-vous plus tôt jeune poète de mon âge !

* * *

La scène se passe au cours de botanique de l'école de médecine.

Le professeur interroge un élève en ces termes :

—Dites-moi quelle plante, est-ce que l'oignon vulgaire ?

—L'élève.—L'oignon, Monsieur, c'est la plante des pieds.

L'élève a été reçu comme un chien dans un jeu de quilles.

* * *

J'ai remarqué dans un journal l'annonce suivante :

On demande un bon ouvrier pour l'atteler.

Y a-t-il là une faute d'orthographe ?

A-t-on voulu écrire " pour atteler ? " ou bien est-ce une manière d'exprimer qu'on désire un ouvrier qui travaille comme un cheval ?

That is the question—comme disent les Arabes.

* * *

X * * * est employé dans une grande administration.

Hier, il avait une lettre à faire partir, et il la pesait pour s'assurer qu'elle ne dépassait pas le poids réglementaire.

Elle pesait juste ce poids, mais avec le timbre-poste elle le dépassait.

—Comment faire, dit X * * * au garçon de bureau ?

—Dam ! Monsieur, mettez un second timbre-poste.

—C'est ça, répond X * * * pour que ça soit encore plus lourd.

* * *

On demandait hier, à un des illustres de l'Institut quelconque, nous ne citons pas lequel, toujours pour ne pas être dévoré.

—Quel est l'objet le plus utile à offrir en cadeau ? L'illustre... de chercher et partant de ne pas trouver.

—Parbleu, lui dit-on, c'est un parapluie.

C'est vrai, en cas d'eau... (Où affreux ! affreux !!!)

Le même illustre... possède depuis quinze ans un habit noir, dont les parements ne sont plus qu'un rêve. Il n'a jamais voulu le faire raccommoder.

L'orgueil dans une âme noble survit à tous les revers.

* * *

Il n'existe pas de mer qui ne soit salée, ni de belle-mère qui soit douce.

Il est étonnant combien les joueurs deviennent superstitieux suivant que la veine les favorise ou que la déveine les poursuit.

A Hambourg, à l'établissement des jeux, un lord Anglais jouait depuis le matin avec une déveine étonnante.

Où, il était deux heures après midi.

Fatigué de perdre, le noble lord sort de l'établissement, lorsqu'il avise un pauvre qui lui demande l'aumône.

—Ma foi, se dit-il, je vais désarmer le sort. Je vais donner une guinée à ce mendiant, et mieux que cela, lui serrer la main, sans vain orgueil, moi lord d'Angleterre.

Il dit, s'avance vers le mendiant, lui prend la main, la serre énergiquement et entre dans la salle de jeu.

Or, savez-vous, le soir ce qu'il avait gagné ?...

La gale !

* * *

Un économiste a fait un calcul soigné, établissant que les femmes pourraient économiser annuellement sur leurs vulans une somme de \$14,000,000, que les hommes dépenseraient en cigares.

* * *

Les plaisirs, quand ils occupent toute la vie, n'admettent guère de modération : c'est un engrenage qui entraîne d'abord le bout des vêtements, puis le doigt, puis le bras, puis le corps tout entier.

AVIS.

Nous devons prévenir les personnes intéressées à le savoir, que tout renvoi futur du second volume du *Journal pour tous* ne saurait être considéré comme les exemptant de payer l'abonnement de l'année entière, conformément aux conditions déjà spécialement énoncées dans le premier numéro.



Nous ferons tirer au sort par tous nos souscripteurs, dans le courant de l'année, sous forme de Prime, un *Général* (petite table pour pot de fleurs) évalué à \$5, semblable à celui que nous avons donné pour le Bazar de l'Institut Canadien de cette ville.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.35
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU.
170] rue Sparks, Ottawa.